

La scène qui suit se passe entre Courtin, sa femme et M. Byron. Le mari se retire aussitôt. M. Byron trouve des arguments nouveaux et décisifs pour reconquérir M^{me} Courtin. Il ne se gêne pas pour évoquer la misère qui la guette... Son mari est tout près de la faillite et du déshonneur... Saura-t-elle en supporter les conséquences ? Il ne reste qu'une planche de salut : c'est lui, Byron... La scène atteint ici le comble de l'intensité. Byron devient menaçant ; M^{me} Courtin, exaspérée, lui montre la porte...

Voici de nouveau Courtin, l'air sombre et préoccupé. Sans préambule, il expose à sa femme qu'il faut le sortir à tout prix de sa situation désespérée. Byron lui a proposé, autrefois, de vendre *le Foyer* à certain homme d'affaires. Il eut le tort alors de refuser. Maintenant, il s'agit de lui rappeler sa proposition. Il veut que sa femme s'en aille immédiatement chez Byron. Celle-ci, révoltée, refuse. Courtin insiste, il feint de ne pas comprendre le refus de sa femme. Un débat s'engage. Poussée à bout, M^{me} Courtin confesse toute la vérité... Mais son mari, cyniquement, avoue qu'il savait tout. Eh quoi ! si elle n'a pas hésité, pour satisfaire ses goûts de luxe, à faire bon marché de son honneur, pourquoi hésiterait-elle maintenant qu'il s'agit de sauver l'honneur de son mari ? M^{me} Courtin se laisse convaincre : elle ira.

Le troisième acte nous introduit dans l'appartement somptueux de Byron. M^{me} Courtin conjure l'ancien amant de sauver le mari. Byron y consent. Il lui donne rendez-vous pour le soir. Et aussitôt, il règle l'affaire. L'homme qui doit acheter *le Foyer* est venu chez Byron. Pour le récompenser de sa bonne volonté, Byron lui promet la Légion d'honneur. Il a été en prison ; n'importe ! Le marché est conclu.

M^{me} Courtin est exacte à l'heure du rendez-vous chez Byron ; son mari est encore là, et les remerciements de la femme se joignent à ceux du mari.

Cette fois, ils acceptent une invitation pour la croisière à bord du yacht de Byron. Et le discours sur les prix de vertu ?... M. Courtin le terminera en mer, entre sa femme et l'amant.

La scène supprimée est, je crois, celle où deux lesbiennes miment assez gentiment leur tendresse. On voit qu'il y en aurait, dans cette pièce, pour tous les goûts.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

ODÉON : *Ramuntcho*, pièce en 5 actes et 11 tableaux de M. Pierre Loti, musique de scène de M. Gabriel Pierné (29 février). — LITTLE-PALACE : *Allo !...* 263-69, revue en 2 actes de MM. Willy et Mathonnet de Saint-Georges (3 mars). — THÉÂTRE RÉJANE : *Qui perd gagne*, pièce en 5 actes de M. Pierre Veber, d'après le roman de M. Alfred Capus (14 mars). — THÉÂTRE FÉMINA : *Les Jumeaux de Brighton*, pièce en 3 actes et un prologue de M. Tristan Bernard, précédée d'une conférence de l'auteur (16 mars). — Memento.

Il y a des pièces tirées de romans qui donnent quelquefois envie de lire ceux-ci. On se dit : ce que je vois est très beau, et pourtant

l'auteur a dû abréger, resserrer, sauter bien des détails. Allons au roman. Maintenant que j'en ai vu les personnages vivre devant moi, je le goûterai encore mieux. Ce n'est pas du tout le cas pour **Ramuntcho**, la pièce que M. Pierre Loti vient de faire représenter à l'Odéon. Si le roman d'où elle est tirée a les mêmes qualités, il doit être bien dénué de sujet et d'intérêt. Beaucoup de bruit pour rien, ces mots eussent fait un excellent sous-titre à ces cinq actes, qui ne contiennent, en effet, rien d'autre que du bruit, et en abondance. Du commencement presque à la fin, le fond du théâtre est occupé par des figurants en grand nombre qui, tantôt chantent, tantôt dansent, tantôt jouent à la « pelote », tantôt bavardent avec toute l'animation d'une foule. En même temps, à l'orchestre, une troupe de musiciens ne perd pas une minute dans l'exécution d'une musique de M. Gabriel Pierné, plus assourdissante qu'harmonieuse. Entre ces deux cacophonies, quelques acteurs, de temps en temps, s'époumonnent à échanger de vagues répliques, dont le peu qu'on perçoit ne fait pas regretter le reste. Ces cinq actes se divisent eux-mêmes en onze tableaux, et il faut attendre le onzième pour être enfin intéressé, très médiocrement, et tout au plus l'espace d'un quart d'heure. C'est bien, comme je l'ai dit, beaucoup de bruit pour rien, et beaucoup de temps perdu. Quant à prétendre, comme on l'a fait, que le vide de la pièce est racheté par la mise-en-scène et les décors, cela est-il bien sûr ? En quoi cela peut-il intéresser de voir sur une scène de théâtre une troupe de paysans basques jouer à la « pelote » ou danser d'une façon ou d'une autre ? Nous avons le cinématographe, pour ces reproductions, et elles y sont plus réussies. J'en dirai autant pour les décors, dont je ne sache pas non plus qu'ils puissent constituer à eux seuls, si beaux qu'ils soient, — et des décors ne sont jamais beaux, — une pièce de théâtre. C'est une grande erreur de M. Antoine, et dont il a peut-être un peu abusé, cet amour exagéré de la mise-en-scène et du décor. Un théâtre n'est pas une exposition de peinture, un salon de mobilier, ni un stand pour exercices sportifs. Qu'il revienne plutôt à l'écriteau de Shakespeare, cela lui fera faire des économies, et qu'il nous donne de vraies pièces, où il se passe vraiment quelque chose.

Je suis allé passer un moment au Little-Palace, pour la revue de MM. Willy et Mathonnet de Saint-Georges. Si amusantes que soient les revues, elles ont un défaut. Toutes faisant nécessairement allusion aux mêmes événements, chacune rappelle la précédente, et qui en a vu une les a vues toutes, ou à peu près. La seule remarque que j'aie faite, c'est que plus sont petites les salles où on les joue, plus elles sont risquées, sans doute parce qu'on s'y trouve en plus petit comité. Le Little-Palace étant, comme son nom l'indique, un établissement minuscule, c'est vous dire combien la revue qu'y fait jouer M. Willy